

**Faut-il se passer  
du numérique  
pour sauver  
la planète ?**

« Les livres de l'Institut La Boétie »

Ugo Palheta (dir.), *Extrême droite : la résistible ascension*

Cédric Durand

**Faut-il se passer  
du numérique  
pour sauver la planète ?**

Éditions Amsterdam

2025

Cédric Durand est économiste, professeur à l'Université de Genève. Il est notamment l'auteur de *Technoféodalisme* (La Découverte, 2020) et, avec Razmig Keucheyan, de *Comment bifurquer* (La Découverte, 2024).

© Éditions Amsterdam, 2025

Couverture © Sylvain Lamy

Tous droits réservés

**Éditions Amsterdam**

13-15, rue Henri-Regnault

75014 Paris

[www.editionsamsterdam.fr](http://www.editionsamsterdam.fr)

[amsterdam@editionsamsterdam.fr](mailto:amsterdam@editionsamsterdam.fr)

ISBN : 978-2-35480-314-8

Diffusion-distribution :

Les Belles Lettres

## **Sommaire**

<b>Avertissement</b>	<b>9</b>
<b>1. Techno-féodalisme : une archéologie du futur</b>	<b>13</b>
<b>2. La monopolisation intellectuelle à l'heure des Big Tech</b>	<b>53</b>
<b>3. La voie étroite d'un cyber-écosocialisme</b>	<b>95</b>
<b>Postscriptum. Le techno-féodalisme est un Léviathan de pacotille</b>	<b>143</b>



# Avertissement

20 janvier 2025. Dans le froid de la capitale des États-Unis d'Amérique, bien placés sur la scène juste derrière Donald Trump s'appêtant à être investi 47<sup>e</sup> président, se trouvent côte à côte : Mark Zuckerberg, patron de Meta, Jeff Bezos, patron d'Amazon, Sundar Pichai, patron de Google et Elon Musk, patron de X, Tesla, SpaceX. Non loin d'eux, le patron d'Apple, Tim Cook a également fait le déplacement. Seul le patron de Microsoft n'est pas là. Mais, quelques jours plus tard, Sam Altman, qui dirige OpenAI, une propriété de Microsoft, est dans le bureau ovale avec le nouveau président pour annoncer le projet « Stargate », des investissements colossaux dans les data centers.

## 10 Faut-il se passer du numérique ?

Donald Trump soude les grands barons de la tech états-unienne autour de lui. C'est une priorité impériale. L'Oncle Sam est engagé dans une course à l'intelligence artificielle avec la Chine. Il est loin le temps des « révolutions Facebook », comme on avait nommé les printemps arabes. Ou même celui de l'affichage d'une prise de conscience – très superficielle – par les réseaux sociaux de leur rôle dans la dégénérescence du débat public, et de leurs promesses, la main sur le cœur, d'agir contre la désinformation, le harcèlement, le sexisme, le racisme. Le tournant pris par l'industrie états-unienne du numérique est inquiétant. Les visages du capitalisme numérique sont aussi devenus les idoles de l'extrême droite.

À gauche, on se demande maintenant comment se protéger de cette vague de fascisme numérique. Et même comment la fuir, comme en témoignent les appels à quitter la plateforme X et la recherche de terres d'asile numérique. Mais, à part crier son horreur ou son indignation vis-à-vis de ces figures et de leur pouvoir, quel discours structuré leur oppose-t-on ? La peur et la morale ne sauraient suffire à mener ce combat. Il faut forger une grille de lecture intellectuelle



solide pour comprendre et combattre la mutation fasciste du capitalisme numérique.

C'est dans cet objectif que l'Institut La Boétie a invité l'économiste Cédric Durand, spécialiste des questions numériques et l'un des créateurs du concept de « technoféodalisme », à donner trois cours publics le 13 février 2023, le 26 avril 2023 et le 19 mars 2024. Ces trois conférences donnaient des outils pour saisir la nature du capitalisme numérique et le nouveau type de domination qu'il contient. Comme dans la tradition de la pensée dialectique qui a fait les belles heures intellectuelles de la gauche, Cédric Durand, par sa critique rigoureuse du capitalisme numérique, au sens d'une mise à nu des mécanismes réels de son fonctionnement, fait aussi apparaître des chemins pour le dépasser. C'est pourquoi cette critique débouche sur la discussion d'un horizon cyber-écosocialiste. Non pas comme une utopie, mais comme possibilité réelle résultant de la lutte contre le capitalisme numérique.

Ce livre reprend les trois cours de Cédric Durand pour les présenter d'une manière inédite et retravaillée. Il met ainsi en circulation une proposition pour sortir des postures

## 12 Faut-il se passer du numérique ?

technophobes impuissantes ou technophiles aveugles et pour renouer avec un rapport raisonné à la technique. Il s'agit de reconnaître et de prendre au sérieux la technologie numérique comme dispositif d'aliénation, d'exploitation et de domination. Mais aussi d'y voir des possibilités pour l'humanité de maîtriser son développement, de devenir maîtresse d'elle-même. Ce livre pose donc une question qui pourra paraître décalée dans le contexte de l'arrivée au pouvoir gouvernemental d'Elon Musk : faut-il se passer du numérique pour sauver la planète ? C'est une invitation, adressée au camp progressiste, à ne pas rejeter en bloc et fuir totalement la dernière frontière technologique de l'espèce.

L'Institut La Boétie

# I. Techno-féodalisme : une archéologie du futur

*Le numérique et l'écologie font partie des lieux communs de l'époque et de son débat public<sup>1</sup>. Mais, en règle générale, on aborde ces deux sujets de manière parallèle, sans expliciter le lien qui les unit. Certes, il existe une critique écologiste du numérique. Dans l'autre sens, certains milliardaires de la tech s'attaquent aux régulations environnementales. Mais la plupart du temps, si les deux thèmes sont associés dans notre esprit, c'est uniquement parce qu'ils sont considérés comme les deux grandes ruptures de notre ère. La crise écologique d'un côté, la révolution numérique et l'intelligence artificielle*

---

1. Toutes les introductions de chapitre sont de l'Institut La Boétie.

## 14 Faut-il se passer du numérique ?

*de l'autre : ces deux phénomènes sont censés nous propulser dans un monde radicalement nouveau.*

*Le lien entre les deux pourrait également être formulé à partir de l'idée d'une perte de contrôle. En tant qu'individus, nous nous sentons impuissants face aux forces de l'économie qui épuisent la nature et nous font courir à notre perte en tant qu'espèce. Le camp progressiste a donc imaginé des concepts et des revendications dans le but, précisément, de reprendre le contrôle. La planification est à nouveau débattue, discutée. Le numérique, quant à lui, évoque surtout de géantes corporations aussi puissantes que des États, qui ne payent pas d'impôts, manipulent les élections et dont le PDG travaille parfois à envoyer des humains sur Mars ou à leur implanter des puces dans le cerveau, voire les deux en même temps. Ce sont, pense-t-on, les superpuissances d'aujourd'hui.*

*Peut-on imaginer un futur où ces deux grandes ruptures sont liées ? Reprendre le contrôle sur les conditions écologiques de nos économies ne doit-il pas passer par la reprise du contrôle sur le numérique ? Ce pari mérite réflexion. C'est pourquoi nous passerons tout d'abord en revue les raisons pour lesquelles cette technologie, après nous avoir fait toutes sortes de promesses radieuses, semble nous avoir échappé. Et pourquoi notre présent a rattrapé le futur qui*

*était décrit dans les œuvres de science-fiction de notre enfance : le techno-féodalisme. Commençons, donc, en archéologues du futur, par explorer le chemin vers lequel le capitalisme numérique de notre époque risque de nous conduire.*

### **Le futur cyberpunk**

Proposer ce mot étrange, « techno-féodalisme », revient à poser la question du mode de production. Avant toute chose, rappelons quelques évidences. Nous évoluons dans un mode de production capitaliste. Notre société est divisée en classes sociales. Elle est animée par des logiques concurrentielles qui, grâce à l'exploitation de certaines de ces classes, conduisent à des formes spécifiques d'organisation de l'appareil de production, de la vie sociale et de notre environnement. Ces formes se caractérisent par une tendance à l'extension rapide et se produisent à une échelle planétaire, en engendrant, entre autres choses, de nombreux dégâts environnementaux. Toutefois, si le mode de production est aujourd'hui capitaliste, il a existé, dans l'histoire, d'autres modes de production. Notamment, le Japon et l'Europe ont été animés, avant le capitalisme, par des logiques productives féodales.

## 16 Faut-il se passer du numérique ?

Le féodalisme, qu'est-ce que c'est ? L'historien Alain Guerreau, dans la définition large qu'il en propose, le décrit comme un pouvoir simultané sur les hommes et sur la terre, un pouvoir indissociablement politique et économique. Il correspond à celui exercé par les seigneurs sur les communautés paysannes, sur les serfs en particulier.

Le mode de production féodal se définit par trois dimensions importantes. La première caractérise le féodalisme comme un rapport de dépendance, soit l'idée selon laquelle les paysans sont attachés à la « glèbe », c'est-à-dire à la terre qu'ils cultivent. Ils ne peuvent pas quitter les terres du seigneur dont ils sont dépendants. C'est sur celles-ci qu'ils habitent, se nourrissent, et ils n'ont pas la liberté d'aller ailleurs. En ceci, le féodalisme se distingue du capitalisme, dans lequel on est libre de se faire exploiter puisqu'on peut changer d'exploiteur. Cette forme de circulation est caractéristique du capitalisme. À l'inverse, elle est totalement inexistante dans le cadre du féodalisme.

Le deuxième caractère du féodalisme est la logique prédatrice. Certes, la compétition existe dans les sociétés féodales entre les seigneurs.

Seulement, elle se manifeste par l'affrontement guerrier en vue de la conquête ou de la défense d'un territoire. La compétition est réduite à une logique de guerre dans laquelle on étend son fief. Le jeu économique existe bel et bien, dans la mesure où un seigneur peut devenir plus puissant que son voisin, mais c'est un jeu à somme nulle.

Ce que l'un gagne, l'autre le perd : l'enrichissement ne se fait pas au niveau global. Alors, la société féodale stagne. C'est sa troisième caractéristique. Pourquoi ? Parce que les ressources disponibles sont dilapidées dans la guerre ou dans le luxe plutôt que dans l'investissement. L'historien spécialiste du féodalisme Georges Duby l'explique comme suit : « À l'époque féodale, tous les moyens vont converger vers une aristocratie toute-puissante et dépensière. » Ainsi, plutôt que d'être converties en investissement productif, les ressources sont consommées.

Voilà pour le passé du capitalisme. Quid de son futur ? Que se passera-t-il après le capitalisme ? Le théoricien américain Fredric Jameson, connu pour ses travaux sur le rôle politique de la science-fiction, pose un regard assez désespéré sur les imaginaires post-capitalistes : selon lui, depuis l'invention de l'ordinateur, la gauche

ne produit plus d'utopies. Il explique que cette carence se retrouve dans la production science-fictionnelle, aujourd'hui dominée par ce qu'il appelle le « délire libre-échangiste cyberpunk ».

Le genre cyberpunk est intéressant, car c'est en son sein qu'ont émergé les plus grands chefs-d'œuvre de science-fiction depuis quarante ans, à l'instar de *Blade Runner*, d'abord roman de Philip K. Dick puis film de Ridley Scott, ou *Neuromancer* de William Gibson. Il met en scène autant qu'il structure un imaginaire autour de la technologie. Qu'y voit-on ? Une technologie omniprésente mais aussi une marchandisation très avancée de la vie, ainsi que beaucoup de répression. C'est le « *high-tech low-life* », c'est-à-dire l'association d'une haute technologie et d'une vie absolument dénuée de sens. Jameson le décrit comme « un bad trip, une obscure et profonde dépression » qui, en fait, a un double ressort. D'abord, la société en elle-même y est nauséabonde : c'est l'alliance d'une grande quantité de technologie avec une idéologie néoconservatrice dévastatrice. Dans ce capitalisme, le contrôle est omnipotent, l'espoir et la solidarité sont absents, et une grande pauvreté s'installe parallèlement à ce grand



développement technologique. C'est à la fois les ruines et le numérique.

Si ces univers sont aussi désespérants, c'est qu'ils représentent des sociétés circulaires, laissant peu de place à l'évolution et au changement. Cela constitue un paradoxe : en effet, dans le capitalisme, il y a changement. Il ne produit pas de société statique : il en est même incapable. D'où cette question : le cyberpunk, est-ce toujours du capitalisme ? Cet univers artistique a donc produit un nouveau mot pour décrire son système économique : le « techno-féodalisme ». On trouve le concept dans *Gurps Cyberpunk*, un livre de jeux de rôle paru au tout début des années 1990. À la page dédiée à l'économie, la rubrique « Grandes entreprises et corporations » décrit l'émergence du techno-féodalisme.

Comme le féodalisme, qui émerge des ruines de l'Empire romain, le techno-féodalisme est une réaction à un environnement complètement chaotique. C'est dans cet environnement que vont progressivement s'imposer des firmes géantes aussi puissantes – si ce n'est plus – que les États. Elles ont un rôle politique de protection vis-à-vis de leurs salariés, de leurs

## 20 Faut-il se passer du numérique ?

sous-traitants et éventuellement de leurs clients qui, en échange, doivent être loyaux. Si bien que le pouvoir de ces grandes entreprises privées devient un pouvoir indissociablement politique et économique.

### **Le consensus de la Silicon Valley**

#### *Start-up nation*

Affirmer que l'imaginaire noir du cyberpunk est le seul qui se soit développé avec la révolution numérique n'est pas totalement exact. Il en existe un autre, qui ne vient pas d'abord des œuvres de science-fiction, mais plutôt d'un petit endroit bien réel sur la côte californienne. C'est un imaginaire positif et souriant de régénération du capitalisme, qui naît purgé de ses tares grâce à la technologie. Ce paradis californien, c'est la Silicon Valley. Son imaginaire est tellement puissant qu'on a parlé à son sujet d'« idéologie californienne ».

Les termes de Silicon Valley ou d'idéologie californienne sont aujourd'hui largement répandus. En France, ils ont été portés au pinacle lorsque le tout jeune président élu Emmanuel Macron tweetait en 2017, en anglais dans le texte : « *I want France to be a start-up*

*nation that thinks and moves like a start-up.* » On peut clairement juger cette sortie comme stupide, en rappelant simplement cette statistique : 9 fois sur 10, une start-up finit par... faire faillite. Comment un État pourrait-il « penser et bouger comme une start-up » ? L'État doit incarner la stabilité, le long terme, la garantie sur le futur, soit la logique inverse d'une start-up. Mais Macron utilise ici à dessein le terme de « *start-up nation* », bien conscient que cette notion mobilise un imaginaire correspondant à une sorte d'héroïsme de notre temps.

La start-up réalise l'unité immédiate de deux aspirations parfaitement désirables. D'abord, l'idée d'une pleine autonomie dans sa vie professionnelle, aboutissant à la satisfaction et l'épanouissement au travail. Ensuite, celle d'une aventure collective, qui peut, certes, se solder par un échec, mais au bout de laquelle l'éclat, même lointain, de l'invention et de la fortune met déjà du baume au cœur. C'est justement ce qu'essaie d'activer Emmanuel Macron. Mais au moment où il écrit son tweet, l'idée est déjà dépassée.